

THEATRE
POPULAIRE
de
LORRAINE

LE

CHEN.

DE

Alfred de Musset

LEER.

COMEDIE
DE L'EST

GÉNÉRIQUE

LA PIÈCE

Auteur : Alfred de Musset

*Impression : 1^{er} Novembre 1835
dans la revue des Deux Mondes*

*Représentation : 10 Août 1848
au Théâtre Historique*

29 Juin 1850 à la Comédie Française

LA REPRÉSENTATION

Production : Théâtre Populaire de Lorraine

Metteur en scène : André Steiger

Décorateur : Roland Deville

Assistant de dramaturgie : Jean Jourdheuil

Assistant de mise en scène : Gilbert Lyon

Régisseurs : Jean-Michel Maman, Salah Teskouk

Costumière : Denise Fougerolles

Constructeurs : Ferrures : Wiedemann

Menuiserie : Linder

Perruquier : Bertrand

LA DISTRIBUTION

Maître André : Guy NAIGEON

Jacqueline : Danielle DEVILLERS

Clavaroche : Philippe CLEVENOT

Landry : Michel PARENT

Fortunio : Maurice ANTONI

Guillaume : Gilbert LYON

Madelon : Danièle MORSA

Le Jardinier : Salah TESKOUK



... une
ambiance
domestique ...



A ce jeu qui consiste à rendre une ambiance, se superpose un élément démonstratif qui nous indique comment un sincère besoin d'évasion en vient à se satisfaire d'une compensation minime. Mille mesquineries minent ainsi le mélodrame de l'intérieur. A l'intérieur du mélodrame, nous décelons la présence du vaudeville. Le « jeu intérieur » devra donc, çà et là, céder la place à des éléments exclusivement plastiques.

Dans une première étape, il suffit de maîtriser le naturalisme émotif qui donne sa tonalité d'ensemble à la scène.

En ce qui concerne le personnage de Clavaroche, nous avons pris une option décisive, lorsque nous avons décidé de le faire aller dans l'armoire au vu du public.

- L'écriture scénique est devenue plus claire.
- Les distorsions du jeu (la tromperie de Jacqueline à l'égard de Maître André) ont été révélées.

Le spectateur est ainsi invité à prendre plaisir au jeu des comédiens, à en apprécier les qualités car il possède les informations qui lui rendent possible cette appréciation.

Le lit sera une scène sur la scène. Jacqueline y produira diverses figures de la tromperie, y jouera sa scène d'illu-

sions. Peut-être cette scène est-elle aussi un Autel ?

Ceci implique que l'éclairage d'ambiance soit mou, l'éclairage du lit dur.

Maître André, pour sa part, s'efforce au calme. Son jeu comporte deux directions :

- 1) Les convenances tacites réclament de lui une attitude douce,
- 2) la jalousie qui se fonde sur la loi conjugale, l'incline à faire preuve de rigueur (le mariage est censé lui garantir l'exclusivité de ses plaisirs amoureux).

La partie que joue Jacqueline avec Maître André est difficile.

La reconquête de son masque par Clavaroche (notamment pendant le monologue) est laborieuse.

Jeudi 14 septembre

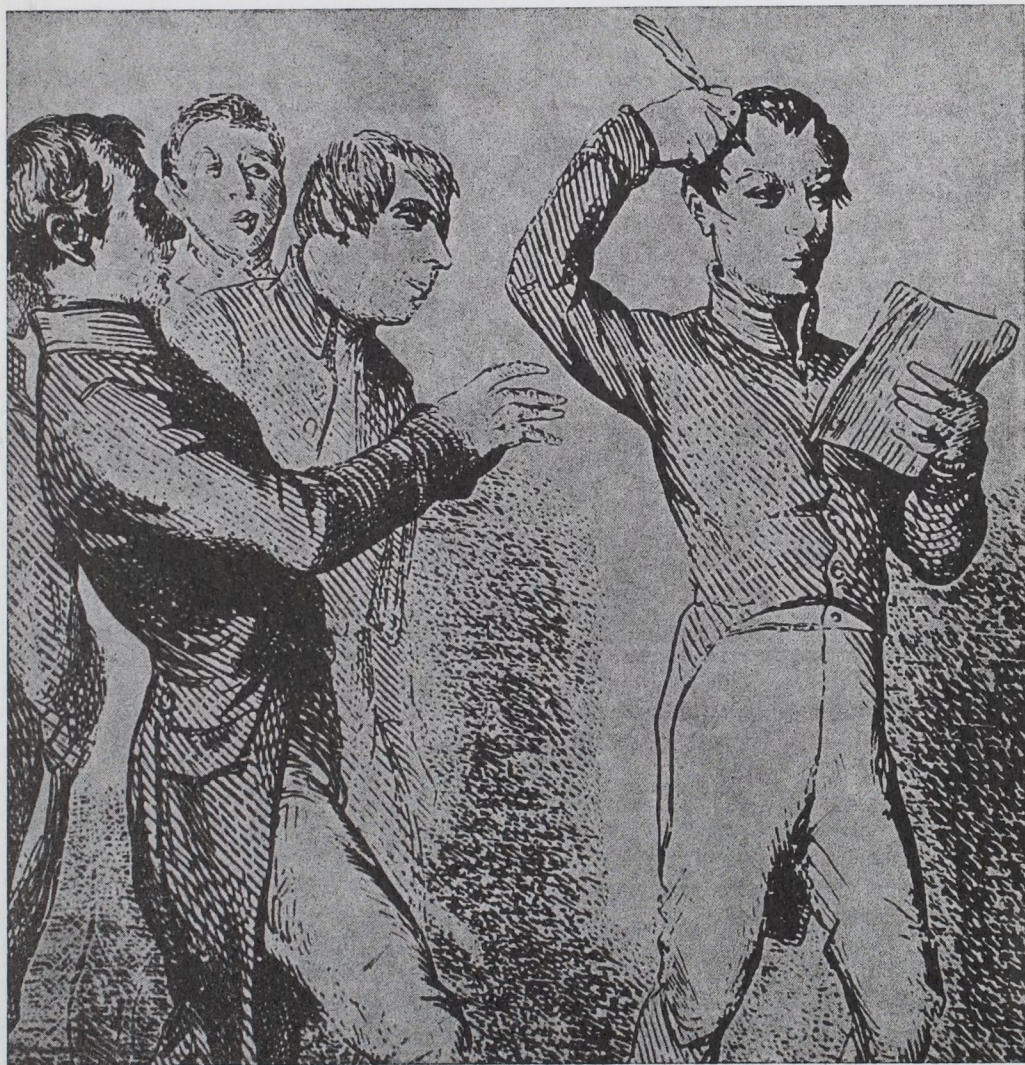
DEUXIEME TABLEAU

Les clercs : Ils sont en récréation.

Fortunio voue à Landry une profonde admiration car ce dernier est un grand séducteur de grisettes.

Le mélodrame que Fortunio vivait en secret (romans, rêveries le nez dans les giroflées...) par l'occasion qui lui est donnée de se manifester — le bavardage des clercs sur l'aventure de la nuit précédente — en présence de Landry

... les clercs
sont en
récréation ...



et de Guillaume, prend l'allure d'un vaudeville.

Guillaume, le premier clerc, s'adresse à Fortunio par allusions précises presque par sous-entendus.

Landry condescend à jouer avec Fortunio dont il est l'idole. Ce qu'il raconte à Fortunio relève de l'exagération gratuite.

Fortunio : Première version.

« Puisque Jacqueline n'est pas inaccessible, mon tour peut venir. Je vais la séduire. »

Le style littéraire dont use Fortunio lorsque Jacqueline l'a fait appeler serait alors un moyen.

Fortunio serait guidé par l'intérêt (avoir Jacqueline pour, ensuite, obtenir l'étude ; telle est la version présentée par Offenbach dans « La Chanson de Fortunio ») et il ne ferait que relever le pari lancé par Guillaume.

L'univers de la pièce serait alors Balzacien (cf. Rastignac).

Fortunio : Deuxième version.

Jacqueline n'est plus inaccessible.

La littérature peut devenir réelle ; le mélodrame secrètement vécu par Fortunio émerge.

Le style littéraire est d'abord spontané, il constitue le mode suivant lequel Fortunio conçoit l'accessibilité de Jacqueline.

Fortunio est agi tout à la fois par : le pari avec Guillaume, une certaine prétention romanesque, l'intérêt.

Mais il s'agit ici d'un intérêt qu'il ne s'avoue que confusément.

Dans ce cas, le héros romantique est un moment honteux de l'évolution du personnage. L'univers théâtral serait alors proche de l'univers romanesque de Stendhal.

Jacqueline — Fortunio.

Jacqueline est étonnée, elle ne réussit pas à dissimuler sa surprise devant la tirade littéraire de Fortunio. Elle calme Fortunio par une perfide allusion à son jeune âge.

Fortunio comprend mal les considérations d'ordre économique que lui inflige Jacqueline. Pourquoi cette longue histoire d'une amie qui a un mari avare, pourquoi ces achats clandestins ? Il lui semble comprendre lorsque Jacqueline introduit l'allure mystérieuse, secrète... Cette forme mystérieuse, ce contrat secret, dont il ne doute plus qu'il le lie à Jacqueline, lui autorisent tous les espoirs.

Madelon aura une voix relativement pesante.

Elle n'a jamais eu la confiance de Jacqueline ; ceci fait son originalité par rapport aux soubrettes du répertoire classique.

... Jacqueline
doit jouer
l'ensommeillement ...



Vendredi 15 septembre

PREMIER TABLEAU

Le Personnage de Jacqueline est trop facilement joué sur le mode de la tranquillité, ce qui crée l'impression d'une théâtralité pure. C'est son état de tension qui pousse Jacqueline à inventer un jeu de comédienne face à Maître André. Ce jeu a pour fonction de masquer son inquiétude, de faire diversion, et de réinventer pour Maître André les gestes habituels de la quotidienneté. Ainsi peut-on imaginer que Jacqueline lorsqu'elle ouvre l'armoire, dit à Clavaroche : « S'il ne sort pas tout seul, je sortirai avec lui, ainsi pourrez-vous, rapidement, quitter les lieux. »

Jacqueline, contrairement à l'imagerie romantique, est en effet une bonne bourgeoise soumise aux servitudes domestiques et religieuses qui étaient alors de rigueur. C'est par accident, son besoin d'évasion coïncidant avec la présence de militaires dans la ville, qu'elle fut amenée à tromper son mari.

On comprend ainsi pourquoi elle est tenue de réinventer un mode de comportement quotidien. Jacqueline doit dissimuler son état de tension, doit jouer l'ensommeillement car il importe

qu'elle fasse se dérouler devant Maître André le cours logique de la quotidienneté.

•

Maître André doit se sentir menacé dans sa qualité de mari. Il n'a pas suffisamment d'aplomb pour aller voir sous le lit, mais il n'en cherche pas moins des indices. Il n'a pas le droit de soupçonner ouvertement sa femme ; il se garde donc bien de lui montrer qu'il la soupçonne.

•

Entre Jacqueline et Clavaroche, il importe de montrer que les choses ne vont pas d'elles-mêmes. Il ne va pas de soi pour Jacqueline que Maître André soit définitivement sorti, qu'il faille tout de suite extraire Clavaroche de l'armoire où il se cache. Il ne va pas de soi non plus qu'ils puissent, à l'avenir, continuer à se rencontrer :

« ma mère me mettrait au couvent »,
« se voir à la ferme ».

Bref, la scène comporte tout un arrière-plan qui détruit son apparente simplicité ; des gestes, des hésitations, viendront contrarier la facilité avec laquelle se déroule le texte.

•

Clavaroche doit reconquérir laborieusement sa personnalité ; cette reconquête connaît des hauts et des bas. Le réajustement de l'uniforme est, à cet égard, décisif.

Alfred de Musset, en autorisant la publication et la représentation de plusieurs versions du « Chandelier », nous a laissé entendre que la dramaturgie à l'œuvre dans cette pièce n'est pas simple. Nous refusant à simplifier l'écriture dramatique de Musset, nous avons tenu à indiquer les divers plans suivant lesquels elle s'articule.

Ainsi le personnage de Fortunio est-il tout à la fois naïf et calculateur, spontané et artificiel (littéraire); nous avons pris le parti de ne pas réduire cette dualité, de ne pas éluder l'ambiguïté du personnage. Nous décidâmes donc de conserver le monologue de Fortunio (Acte III) — il est supprimé dans la version de 1850 — et de l'intégrer au dialogue Fortunio, Madelon, le Jardinier, Guillaume.

Un problème analogue se pose en ce qui concerne le dernier tableau; il s'agit de montrer que divers dénouements sont possibles. Musset en écrivit trois. Quelle que soit la solution que finalement nous aurons adoptée, elle devra rendre compte de cette indécision; nous ne saurions proposer une solution définitive sur une question que Musset n'a pas définitivement tranchée.



TABLEAU VIII
Une Charmille. Fortunio, seul.
Entre Madelon.

MADELON

Ah! Dieu merci, je vous trouve enfin; madame vous demande; elle est dans sa chambre. Venez vite, elle vous attend.

FORTUNIO

Sais-tu ce qu'elle a à me dire? C'est ton premier pas, Fortunio, dans l'apprentissage du monde. Pense, réfléchis, compare, examine; ne te presse pas de juger. Cette femme-là a un amant qu'elle aime; on la soupçonne, on la tourmente, on la menace; elle est effrayée, elle va perdre l'homme qui remplit sa vie, qui est pour elle plus que le monde entier. Son mari se lève en sursaut, averti par un espion; il la réveille, il veut la traîner à la barre d'un tribunal. Sa famille va la renier, une ville entière va la maudire; elle est perdue et déshonorée, et cependant elle aime et ne peut cesser d'aimer. Je ne saurais y aller maintenant.

MADELON

Vous avez donc affaire aux arbres? Elle est bien inquiète, allez: toute la maison est en colère.

LE JARDINIER, entrant

Vous voilà donc, monsieur! on vous cherche partout; voilà un mot d'écrit pour vous, que notre maîtresse m'a donné tantôt.

FORTUNIO, lisant

« A minuit, ce soir, au jardin. » A tout prix il faut qu'elle sauve l'unique objet de ses inquiétudes, de ses angoisses et de ses douleurs; il faut qu'elle aime pour continuer de vivre, et qu'elle trompe pour aimer. Elle se penche à sa fenêtre; elle voit un jeune homme au bas; qui est-ce? Elle ne le connaît point, elle n'a jamais rencontré son visage; est-il bon ou méchant, discret ou perfide, sensible ou insouciant; elle n'en sait rien; elle a besoin de lui, elle l'appelle, elle lui fait signe, elle ajoute une fleur à sa parure, elle parle, elle a mis sur une carte le bonheur de sa vie, et elle le joue à rouge ou noir. C'est de la part de Jacqueline?

LE JARDINIER

Oui, monsieur; y a-t-il réponse?

GUILLAUME, entrant

Que fais-tu, Fortunio? on te demande dans l'étude.

FORTUNIO

J'y vais, j'y vais. Guillaume aurait été ravi d'aller dîner chez son patron, d'être à côté de Jacqueline à table, tout comme j'en ai été ravi moi-même; mais il n'en aurait pas vu davantage; il ne serait devenu amoureux que de la cave de maître André; il ne se serait point jeté à genoux; il n'aurait point écouté aux portes; c'eût été pour lui tout profit. Quel mal y eût-il eu alors qu'on se servit de lui à son insu, pour détourner les soupçons d'un mari? Aucun. Il eût paisiblement rempli l'office qu'on lui eût demandé; il eût vécu heureux, tranquille, dix ans, sans s'en apercevoir. Jacqueline aussi eût été heureuse, tranquille, dix ans, sans lui en dire un mot. Elle lui aurait fait des coquettes, et il y aurait répondu; mais rien n'eût tiré à conséquence. Tout se serait passé

Textes
à
l'appui

à merveille, et personne ne pourrait se plaindre, le jour où la vérité viendrait. Qu'est-ce que tu disais tout à l'heure ? Pourquoi s'est-elle adressée à moi ? Savait-elle donc que je l'aimais ? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume ? Est-ce hasard ? est-ce calcul ? Peut-être, au fond, se doutait-elle que je n'étais pas indifférent ; m'avait-elle vu à cette fenêtre ? S'était-elle jamais retournée le soir, quand je l'observais dans le jardin ? Mais si elle savait que je l'aimais, pourquoi alors ? Parce que cet amour rendait son projet plus facile, et que j'allais, dès le premier mot, me prendre au piège qu'elle me tendait. Mon amour n'était qu'une chance favorable ; elle n'y a vu qu'une occasion. Quelle inquiétude a ta maîtresse ?

MADELON, bas

C'est un secret. Maître André s'est fâché.

FORTUNIO, de même

Il s'est fâché ? Est-ce bien sûr ? N'y a-t-il rien autre chose ? Quoi ! elle voit que je vais souffrir, et elle ne pense qu'à en profiter ! Quoi ! Elle me trouve sur ses traces, l'amour dans le cœur, le désir dans les yeux, jeune et ardent, prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime, c'est un calcul, et rien de plus ! Rien, rien de vrai dans ce sourire, dans cette main qui m'effleure la main, dans ce son de voix qui m'enivre ? O Dieu juste ! S'il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc, affaire, et dans quel abîme suis-je tombé (il se lève). Pour quelle raison ?

MADELON, de même

Il s'est mis en tête que madame recevait quelqu'un en secret. Vous n'en direz rien, n'est-ce pas ? Il veut se cacher cette nuit dans l'étude ; c'est moi qui ai découvert cela, et, je vous le dis, dame ! c'est que je pense que vous n'y êtes point indifférent.

FORTUNIO

Pourquoi se cacher dans l'étude ?

MADELON

Pour tout surprendre et faire son procès.

FORTUNIO

En vérité ! Non, tant d'horreur n'est pas possible ! Non, une femme ne saurait être une statue malfaisante, à la fois vivante et glacée ! Non, quand je le verrais de mes yeux, quand je l'entendrais de sa bouche, je ne croirais pas à un pareil métier. Non, quand elle me souriait, elle ne m'aimait pas pour cela, mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main, elle ne me donnait pas son cœur, mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait : je vous aime, elle voulait dire : Aimez-moi. Est-ce possible ?

LE JARDINIER

Y a-t-il réponse, monsieur ?

FORTUNIO

J'y vais moi-même. Non, Jacqueline n'est pas méchante ; il n'y a là ni calcul, ni froideur. Elle ment, elle trompe, elle est femme ; elle est coquette, railleuse, joyeuse, audacieuse, mais non infâme, non insensible. Ah ! insensé, tu l'aimes ! tu l'aimes ! tu pries, tu pleures, elle se rit de toi ! allons, partons.

Ils sortent

Alfred de Musset: Lettres de Dupuis et Cotonet

Honoré de Balzac: La Physiologie du Mariage

Gustave Flaubert: Madame Bovary

Barbey d'Aurevilly: Les Diaboliques

Le romantisme

Nous crûmes, jusqu'en 1830, que le romantisme était l'imitation des Allemands, et nous y ajoutâmes les Anglais, sur le conseil qu'on nous en donna. Il est incontestable, en effet, que ces deux peuples ont dans leur poésie un caractère particulier, et qu'ils ne ressemblent ni aux Grecs, ni aux Romains, ni aux Français. Les Espagnols nous embarrassèrent, car ils ont aussi leur cachet, et il était clair que l'école moderne se ressentait d'eux terriblement. Les romantiques, par exemple, ont constamment prôné « le Cid » de Corneille, qui est une traduction presque littérale d'une fort belle pièce espagnole. A ce propos, nous ne savions pas pourquoi ils n'en prônaient pas aussi bien quelque autre, malgré la beauté de celle-là ; mais, à tout prix, c'était une issue qui nous tirait du labyrinthe. « Mais, disait encore Cottonet, quelle invention peut-il y avoir à naturaliser une imitation ? les Allemands ont fait des ballades ; nous en faisons, c'est à merveille ; ils aiment les spectres, les gnomes, les goules, les psylles, les vampires, les squelettes, les ogres, les cauchemars, les rats, les aspioles, les vipères, les sorcières, les sabbats,

Satan, Puck, les mandragores ; enfin cela leur fait plaisir ; nous les imitons et en disons autant, quoique cela nous régale médiocrement ; mais je l'accorde. D'autre part, dans leurs romans, on se tue, on pleure, on revient, on fait des phrases longues d'une aune, on sort à tout bout de champ du bon sens et de la nature ; nous les copions, il n'y a rien de mieux. Viennent les Anglais par là-dessus qui passent le temps et usent leur cervelle à broyer du noir dans un port et toutes leurs poésies, présentes et futures, ont été résumées par Goethe dans cette simple et aimable phrase : « l'expérience et la douleur s'unissent pour guider l'homme à travers cette vie et le conduire à la mort ». C'est assez faux, et même assez sot, mais je veux bien encore qu'on s'y plaise. Buvons gaiement, avec l'aide de Dieu et de notre bon tempérament français, du sang de pendu dans la chaudière anglaise. Survient l'Espagne, avec ses Castillans, qui se coupent la gorge comme on boit un verre d'eau, ses Andalouses qui font plus vite encore un petit métier moins dépeuplant, ses taureaux, ses toréadors, matadors etc..., j'y souscris. Quoi enfin ? Quand nous aurons tout imité, copié, plagié, traduit et compilé, qu'y a-t-il là de romantique ? Il n'y a rien de moins nouveau sous le ciel que de compiler et de plagier... »

Nous avons pensé qu'une phrase ou



La vie de jeune homme.

(Gavarni)

deux, écrites dans un style ordinaire, pouvaient étre prises pour le texte, ou, comme on dit au collège, pour la « matière » d'un morceau romantique, et nous croyons avoir trouvé ainsi la véritable et unique différence du romantique et du classique. Voici notre travail :

LETTRE D'UNE JEUNE FILLE ABANDONNÉE PAR SON AMANT (style romantique)

« Considère, mon amour adoré, mon ange, mon bien, mon cœur, ma vie ; toi que j'idolâtre de toutes les puissances de mon âme ; toi, ma joie et mon désespoir ; toi, mon rire et mes larmes ; toi, ma vie et ma mort ! — jusqu'à quel excès effroyable tu as outragé et méconnu les nobles sentiments dont ton cœur est plein, et oublié la sauvegarde de l'homme, la seule force de la faiblesse, la seule armure, la seule cuirasse, la seule visière baissée dans le combat de la vie, la seule aile d'ange qui palpite sur nous, la seule vertu qui marche sur les flots, comme le divin Rédempteur, la prévoyance, sœur de l'adversité !

« Tu as été trahi et tu as trahi ; tu as été trompé et tu as trompé ; tu as reçu la blessure et tu l'as rendue ; tu as saigné et tu as frappé ; la verte espérance s'est enfuie loin de nous. Une passion si pleine de projets, si pleine de sève et de puissance, si pleine de crainte et de

douces larmes, si riche, si belle, si jeune encore, et qui suffisait à toute une vie, à toute une vie d'angoisses et de délires, de joies et de terreurs, et de suprême oubli ; — cette passion consacrée par le bonheur, jurée devant Dieu comme un serment jaloux ; — cette passion qui nous a attachés l'un à l'autre comme une chaîne de fer à jamais fermée, comme le serpent unit sa proie au tronc flexible du bambou pliant ; — cette passion qui fut notre âme elle-même, le sang de nos veines et le battement de notre cœur ; cette passion, tu l'as oubliée, anéantie, perdue à jamais ; ce qui fut ta joie et ton délice n'est plus pour toi qu'un mortel désespoir qu'on ne peut comparer qu'à l'absence qui le cause. — Quoi, cette absence !... etc., etc. »

TEXTE VÉRITABLE DE LA LETTRE, LA PREMIÈRE DES LETTRES PORTUGAISES (style ordinaire)

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance ! Ah ! malheureux, tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qu'on ne peut comparer qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi ! cette absence... etc. »

Vous voyez, monsieur, par ce faible essai, la nature de nos recherches. L'exemple suivant vous fera mieux sentir l'avantage de notre procédé, comme étant moins exagéré :

PORTRAIT DE DEUX ENFANTS (style romantique)

« Aucun souci précoce n'avait ridé leur front naïf, aucune intempérance n'avait corrompu leur jeune sang ; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur enfantin, fraîche fleur à peine entr'ouverte ; l'amour candide, l'innocence aux yeux bleus, la suave pitié, développaient chaque jour la beauté sereine de leur âme radieuse en grâces ineffables, dans leurs souples attitudes et leurs harmonieux mouvements. »

TEXTE

« Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur ; l'amour, l'innocence, la pitié, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. »
Ce second texte, monsieur, est tiré de « Paul et Virginie ». Vous savez que Quintilien compare une phrase trop chargée et d'adjectifs à une armée où chaque soldat aurait derrière lui son valet de chambre. Nous voilà arrivés

au sujet de cette lettre ; c'est que nous pensons qu'on met trop d'adjectifs dans ce moment-ci. Vous apprécierez, nous l'espérons, la réserve de cette dernière amplification ; il y a juste le nécessaire ; mais notre opinion concluante est que si on rayait tous les adjectifs des livres qu'on fait aujourd'hui, il n'y aurait qu'un volume au lieu de deux, et donc il n'en coûterait que sept livres dix sous au lieu de quinze francs, ce qui mérite réflexion. Les auteurs vendraient mieux leurs ouvrages, selon toute apparence. Vous vous souvenez, monsieur, des « âcres » baisers de Julie, dans « La Nouvelle Héloïse » ; ils ont produit de l'effet dans leurs temps ; mais il nous semble que dans celui-ci ils n'en produiraient guère, car il faut une grande sobriété dans un ouvrage, pour qu'une épithète se remarque.

Alfred de Musset



*Suis-je à votre goût comme ça, polisson ?
(Gavarni)*



Le désir amoureux

La nuit s'épanouissait sur les murs, où brillèrent encore, à demi perdues dans l'ombre, les grosses couleurs de quatre estampes représentant quatre scènes de la Tour de Nesle, avec une légende au bas, en espagnol et en français. Par la fenêtre à guillotine, on voyait un coin de ciel noir, entre les toits pointus. Elle se leva pour allumer deux bougies sur la commode, puis elle vint se rasseoir :

— Eh bien ? ... fit Léon.

— Eh bien ? ... répondit-elle.

Et il cherchait comment renouer le dialogue interrompu, quand elle lui dit :

— D'où vient que personne, jusqu'à présent, ne m'a jamais exprimé des sentiments pareils ?

Le clerc se récria que les natures idéales étaient difficiles à comprendre. Lui, du premier coup d'œil, il l'avait aimée ; et il se désespérait en pensant au bonheur qu'ils auraient eu si, par une grâce du hasard, se rencontrant plus tôt, ils se fussent attachés l'un à l'autre d'une manière indissoluble.

— J'y ai songé quelquefois, reprit-elle.

— Quel rêve ! murmura Léon.

Et maniant délicatement le liséré bleu de sa longue ceinture blanche, il ajouta :

— Qui nous empêche donc de recommencer ? ...

— Non, mon ami, répondit-elle. Je suis trop vieille... vous êtes trop jeune... oubliez-moi ! d'autres vous aimeront... vous les aimerez.

— Pas comme vous ! s'écria-t-il.

— Enfant que vous êtes ! Allons, soyons sages ! je le veux !

Elle lui présenta les impossibilités de leur amour, et qu'ils devaient se tenir, comme autrefois, dans les simples termes d'une amitié fraternelle.

Était-ce sérieusement qu'elle parlait ainsi ? Sans doute qu'Emma n'en savait rien elle-même, tout occupée par le charme de la séduction et la nécessité de s'en défendre ; et, contemplant le jeune homme d'un regard attendri, elle repoussait doucement les timides caresses que ses lèvres frémissantes essayaient. — Ah ! pardon, dit-il en se reculant.

Et Emma fut prise d'un vague effroi, devant cette timidité, plus dangereuse pour elle que la hardiesse de Rodolphe quand il s'avançait les bras ouverts. Jamais aucun homme ne lui avait paru si beau. Une exquise candeur s'échappait de son maintien. Il baissait ses longs cils fins qui se recourbaient. Sa joue à l'épiderme suave rougissait — pensait-elle — du désir de sa personne, et Emma sentait une invincible envie d'y porter ses lèvres.

Gustave Flaubert



Le mariage

Le mariage, contre lequel déclament beaucoup de gens plus ou moins mariés, est une des choses d'ici-bas qui ont le plus évidemment un bon et un mauvais côté.

Sous quel côté faut-il donc le voir ? Il a cela de bon qu'avec lui il faut rentrer chez soi et payer son terme ; il a ceci de mauvais qu'on ne peut pas découcher et envoyer promener ses créanciers ; il a cela de bon qu'il force aux apparences et à l'air d'honnêteté, quand ce ne serait que crainte des voisins ; il a ceci de mauvais qu'il mène à l'hypocrisie, mais cela de bon qu'il empêche l'impudeur du vice, mais ceci de mauvais qu'on le traite comme une fiction, et qu'il sert de manteau à bien des actes de célibataires.

C'est la sauvegarde des fortunes, c'est la ruine des passions. Avec lui on est sage, sans lui comme on serait fou ! Il assure la protection à la femme, mais quelquefois donne du ridicule au mari ; cependant, quand on revient triste, où seraient, sans le mariage le toit, l'abri, le feu qui flambe, la main amie qui vous serre la main ? Mais quand il fait beau et qu'on sort joyeux, où sont avec le mariage, les rendez-vous, le punch, la liberté ? C'est une terrible alterna-

tive ; qu'en décidez-vous, mon cher monsieur ? Les humanitaires ne veulent point du mariage, sous le prétexte qu'on s'en gausse, et que l'adultère le souille ; mais sont-ils sûrs, en disant cela, d'avoir mis leurs meilleures lunettes ? Puisque rien n'est qu'ombre et lumière, sont-ils sûrs de ce qu'ils ont vu ? J'admets qu'ils connaissent les salons, et qu'ils aillent au bal tout l'hiver ; ils ont peut-être observé dans les beaux quartiers de Paris quelques infractions à l'hyménée, le fait n'est point inadmissible ; ont-ils parcouru nos provinces ? sont-ils entrés dans nos fermes, au village ? ont-ils bu la piquette des vachers de la Beauce ? se sont-ils assis au coin de lâtre immense des vigneron du Roussillon ? ont-ils consulté, avant de trancher si vite, la paysanne qui allaite et son nourrisson rebondi ? se sont-ils demandé quel effet produiraient leurs doctrines à la mode sur ces robustes charretières, sur ces laborieuses et saines nourrices ? Ce n'est pas tout que la Chaussée-d'Antin. Savent-ils ce que c'est, eux qui parlent d'adultère, et qui ont leurs maîtresses sans doute, savent-ils ce que c'est que le mariage, non pas musqué, sous les robes de Palmire, au fond d'un boudoir en lampas, mais dans les prés, au plein soleil, sur la place, à la fontaine publique, à la paroisse et dans le lit de vieux chêne ?

Alfred de Musset

Le mariage

La police conjugale se compose de tous les moyens que vous donnent les lois, les mœurs, la force et la ruse pour empêcher votre femme d'accomplir les trois actes qui constituent en quelque sorte la vie de l'amour : s'écrire, se voir, se parler.

●
Parler d'amour, c'est faire l'amour.

●
Chez un amant, le désir le plus vulgaire se produit toujours comme l'élan d'une admiration consciencieuse.

●
Un amant a toutes les qualités et tous les défauts qu'un mari n'a pas.

●
Un amant ne donne pas seulement la vie à tout, il fait aussi oublier la vie : le mari ne donne la vie à rien.

●
Un amant ne trahit que par ses manières le degré d'intimité auquel il est arrivé avec une femme mariée.

●
Une femme ne sait pas toujours pourquoi elle aime. Il est rare qu'un homme n'ait pas un intérêt à aimer. Un mari doit trouver cette secrète raison d'égoïsme, car elle sera pour lui le levier d'Archimède.

Ici nous sommes parvenus au dernier cercle infernal de la divine comédie du mariage, nous sommes au fond de l'enfer.

Il y a je ne sais quoi de terrible dans la situation où parvient une femme mariée, alors qu'un amour illégitime l'enlève à ses devoirs de mère et d'épouse. Comme l'a fort bien exprimé Diderot, l'infidélité est chez la femme comme l'incrédulité chez un prêtre, le dernier terme des forfaitures humaines ; c'est pour elle le plus grand crime social, car pour elle il implique tous les autres. En effet, ou la femme profane son amour en continuant d'appartenir à son mari, ou elle rompt tous les liens qui l'attachent à sa famille en s'abandonnant tout entière à son amant. Elle doit opter, car la seule excuse possible est dans l'excès de son amour.

Elle vit donc entre deux forfaits. Elle fera, ou le malheur de son amant, s'il est sincère dans sa passion, ou celui de son mari, si elle en est encore aimée.

C'est à cet épouvantable dilemme de la vie féminine que se rattachent toutes les bizarreries de la conduite des femmes. Là est le principe de leurs mensonges, de leurs perfidies, là est le secret de tous leurs mystères. Il y a de quoi frissonner. Aussi, comme calcul d'existence seulement, la femme qui accepte les malheurs de la vertu et dédaigne les félicités du crime, a-t-elle sans doute cent fois raison. Cependant

Les maris me font toujours rire.
(Gavarni)

presque toutes balancent les souffrances de l'avenir et des siècles d'angoisses par l'extase d'une demi-heure. Si le sentiment conservateur de la créature, la crainte de la mort, ne les arrête pas, qu'attendre des lois qui les envoient pour deux ans aux Madelonnettes ! O sublime infamie !

Mais si l'on vient à songer que l'objet de ces sacrifices est un de nos frères, un gentilhomme auquel nous ne confierions pas notre fortune, quand nous en avons une, un homme qui boutonne sa redingote comme nous tous, il y a de quoi faire pousser un rire, qui, parti du Luxembourg, passerait sur tout Paris et irait troubler un âne paissant à Montmartre.

●
Nous avons nommé cette crise « guerre civile » pour deux raisons : jamais guerre ne fut plus intestine et en même temps plus polie que celle-là. Mais où et comment éclatera-t-elle cette fatale guerre ?

Hé ! croyez-vous que votre femme aura des régiments et sonnera de la trompette ? Elle aura peut-être un officier, voilà tout. Et ce faible corps d'armée suffira pour détruire la paix de votre ménage.

Balzac



*... la personnalité
du soldat, toujours
prête, en France,
à la fatuité
et à la coquetterie ...*

L'armée

Ce mépris insouciant de la discipline, le vicomte de Brassard l'avait porté partout. Excepté en campagne, où l'officier se retrouvait tout entier, il ne s'était jamais astreint aux obligations militaires. Maintes fois, on l'avait vu, par exemple, au risque de se faire mettre à des arrêts infiniment prolongés, quitter furtivement sa garnison pour aller s'amuser dans une ville voisine et n'y revenir que les jours de parade ou de revue, averti par quelque soldat qui l'aimait, car si ses chefs ne se souciaient pas d'avoir sous leurs ordres un homme dont la nature répugnait à toute espèce de discipline et de routine, ses soldats, en revanche, l'adoraient. Il était excellent pour eux. Il n'en exigeait rien que d'être très braves, très pointilleux et très coquets, réalisant enfin le type de l'ancien soldat français, dont la « permission de dix heures » et trois quatre vieilles chansons, qui sont des chefs-d'œuvre, nous ont conservé une si exacte et si charmante image. Il les poussait peut-être un peu trop au duel, mais il prétendait que c'était là le meilleur moyen qu'il connût de développer en eux l'esprit militaire. « Je ne suis pas un gouvernement,



disait-il, et je n'ai point de décorations à leur donner quand ils se battent bravement entre eux ; mais les décorations dont je suis le grand-maître (il était fort riche de sa fortune personnelle), ce sont des gants, des buffleteries de recharge, et tout ce qui peut les pomponner, sans que l'ordonnance s'y oppose.» Aussi, la compagnie qu'il commandait effaçait-elle, par la beauté de la tenue, toutes les autres compagnies de grenadiers des régiments de la Garde, si brillante déjà. C'est ainsi qu'il exaltait à outrance la personnalité du soldat, toujours prête, en France, à la fatuité et à la coquetterie, ces deux provocations permanentes, l'une par le ton qu'elle prend, l'autre par l'envie qu'elle excite. On comprendra, après cela, que les autres compagnies de son régiment fussent jalouses de la sienne. On se serait battu pour entrer dans celle-là, et battu encore pour n'en pas sortir.

Telle avait été, sous le Restauration, la position tout exceptionnelle du Capitaine vicomte de Brassard...

Le vicomte de Brassard, qui aurait pu entrer dans l'armure de François 1^{er} et s'y mouvoir avec autant d'aisance que dans son svelte frac bleu d'officier de la Garde royale, ne ressemblait, ni par la tournure, ni par les proportions, aux plus vantés des jeunes gens d'à présent. Ce soleil couchant d'une élégance grandiose et si longtemps radieuse, aurait

fait paraître bien maigrelets et bien pâlots tous ces petits croissants de la mode, qui se lèvent maintenant à l'horizon ! Beau de la beauté de l'empereur Nicolas, qu'il rappelait par le torse, mais moins idéal de visage et moins grec de profil, il portait une courte barbe, restée noire, ainsi que ses cheveux, par un mystère d'organisation ou de toilette... impénétrable, et cette barbe envahissait très haut ses joues, d'un coloris animé et mâle.

Sous un front de la plus haute noblesse, — un front bombé, sans aucune ride, blanc comme le bras d'une femme — et que le bonnet à poil du grenadier, qui fait tomber les cheveux, comme le casque, en le dégarnissant un peu au sommet, avait rendu plus vaste et plus fier, le vicomte de Brassard cachait presque, tant ils étaient enfoncés sous l'arcade sourcilière, deux yeux étincellants, d'un bleu très sombre, mais très brillants dans leur enfoncement, et y piquant comme deux saphirs taillés en pointe ! Ces yeux-là ne se donnaient pas la peine de scruter, et ils pénétraient.

*Barbey
d'Aurevilly*

*La Comédie de l'Est présente le
Théâtre Populaire de Lorraine*

**ASSOCIATION DES AMIS DU THEATRE POPULAIRE
DE LORRAINE**

PRESIDENT D'HONNEUR : M. J.S. BERAU, Directeur du Conservatoire de Metz. **PRESIDENT** : M. Pierre MOYSE.
COMITE : Mmes BELLEVILLE, GUERMONT, KRAEMER, OLEGGINI. - MM. FAYE, LADENBURGER, LAURAIN, MERTZ, TRITSCHLER, VIGLIENGO.

THEATRE POPULAIRE DE LORRAINE

- ◆ **DIRECTION** : Jacques KRAEMER - André STEIGER.
- ◆ **ADMINISTRATION** : Secrétaire Général : Claude LADENBURGER • Secrétaire : Marguerite DI MARCO • Animateur Culturel : Olivier PERRIER.
- ◆ **COMEDIENS** : Maurice ANTONI - Philippe CLEVENOT - Danielle DEVILLERS - Jacques KRAEMER - Gilbert LYON - Jean-Michel MAMAN - Danièle MORSA - Guy NAIGEON - Michel PARENT - Olivier PERRIER - André STEIGER - Salah TESKOUK.
- ◆ **METTEURS EN SCENE** : Jacques KRAEMER - André STEIGER.
- ◆ **DECORATEURS** : Roland DEVILLE - Serge MARLIN - Michel RIVAL.
- ◆ **ASSISTANT DE DRAMATURGIE** : Jean JOURDHEUIL.
- ◆ **SERVICE REGIE** : Régisseurs : Jean-Michel MAMAN - Salah TESKOUK.
- ◆ **PARTICIPATION TECHNIQUE** : Costumes : Ateliers FOUGEROLLES - Ateliers GENSNON - Tailleur DAVIS • Construction : Ateliers BRUNWASSER - Ateliers KRAEMER - Menuiserie LINDER - Ets WIEDEMANN.

22^e Saison

119^e spectacle

1, rue du Gén.-Gouraud
35.63.60 Strasbourg

